

culière plus détaillée, en date de Constantinople, du 30 avril.

« Lundi 17, le Grand-Visir sortit de cette capitale avec sa nombreuse suite. On avoit déjà été prévenu, vers la fin de la semaine dernière, de son départ, par l'avis que ses tentes avoient été dressées à trois lieues de la ville. Le samedi suivant, une partie de ses domestiques se rendit en cet endroit pour l'y attendre, & le sur-lendemain il campa. Le 18, il reçut la visite d'un grand nombre de personnes de distinction, ainsi que les jours suivans. On dit que la nuit du 19 & même dans la journée du 21, il a été *incognito* en ville, afin d'arranger plusieurs affaires avec Sa Hautesse, qui continue à lui donner les marques de la plus grande confiance. Le 26, il est parti pour le Danube. Il ira d'abord à Andrinople, où il compte s'arrêter seulement 3 jours, & gagnera Philippopoli par une marche de 8 jours; il y séjournera 48 heures, & emploiera 6 autres jours de marche pour se rendre de-là à Sophie, & autant pour se porter à Nissa, ne s'arrêtant que deux jours dans chacune des deux dernières villes. C'est à Nissa que ce Ministre réunira toutes les parties de son armée, ce qui pourra employer 8 ou 10 jours., & en 15 il se rendra de-là à Belgrade. Si cet itinéraire est exact, le Grand-Visir sera à sa destination vers le 20 du mois de mai. La seconde division de la flotte du Capitan-Pacha est aussi sortie de notre port, & elle mouille actuellement à Bajukderé, prête à faire voile au premier vent. »

La mort du Prétendant ayant reporté l'attention publique sur ce Prince, oublié depuis ses anciennes infortunes, nous ayons, à diverses reprises, présenté à nos

Lecteurs quelques particularités à ce sujet; mais aucunes ne sont peut-être aussi étranges que celles dont nous allons faire part au Public. Elles se trouvent dans une lettre parfaitement authentique du célèbre *Hume* au Chevalier *Pringle*, moit Président de la Société Royale de Londres. Le Rédacteur de ce Journal la donne avec d'autant plus de confiance, qu'il a lui-même entendu Milord *Maréchal* & Milord *Elcho*, Comte de *Weymiff*, tous deux martyrs de la cause des *Stuarts*, confirmer les jugemens & les anecdotes que l'on va lire. Nous nous sommes permis seulement de retrancher de l'original Anglois quelques traits trop injurieux à la mémoire du *Prétendant*.

Lettre de feu *DAVID HUME*, à feu *Sir John Pringle*, Docteur en Médecine, Saint-Andrew's Square, Edinbrough, Feb. 10, 1773.

» Mon cher Monsieur,

« Que le *Prétendant* fût à Londres en 1753, c'est ce dont je suis parfaitement sûr; je le tiens de Milord *Maréchal*, qui m'a dit le savoir de science certaine. — Deux ou trois jours après m'avoir informé de ce fait, il m'apprit que la surveille, une Dame, que j'imaginai être Lady *Primrose*, quoique Milord refusât de me la nommer, l'avoit instruit de plusieurs particularités curieuses relatives à ce voyage. Le *Prétendant* vint chez elle le soir, sans la préparer à sa visite par aucun avis; entra dans l'appartement où elle avoit grand

cercle ; elle-même étoit au jeu ; il se fit annoncer sous un nom étranger : à son apparition , elle pensa laisser tomber ses cartes de surprise ; mais elle eut assez de présence d'esprit pour lui adresser la parole & lui demander , en employant le nom qu'il avoit choisi , depuis quand il étoit en Angleterre , & combien il comptoit y rester. Après qu'il se fut retiré , ainsi que toute la Compagnie , les Domestiques remarquèrent avec étonnement combien ce Seigneur étranger ressembloit au portrait du Prince, suspendu au-dessus de la cheminée du salon même dans lequel il étoit entré. Milord *Maréchal* ajouta , (toujours , je pense , d'après l'autorité de la même Dame) que *Charles-Edouard* prit si peu de précaution , qu'on le vit paroître dans les rucs e. plein jour , vêtu à son ordinaire , excepté qu'il avoit quitté le cordon bleu & l'étoile de la Jarretière ; il se promena même dans le parc *Saint-James* , & fit un tour dans le mail. »

Je fis part de cette histoire , il y a environ cinq ans , à Lord *Holderness* , qui étoit Secrétaire d'Etat en 1753 , en ajoutant qu'à mon opinion , cette anecdote singulière n'étoit pas venue à sa connoissance dans le temps. « Vous vous trompez , me » répondit-il , je la savois ; & qui croyez-vous » qui m'en ait donné la première nouvelle ? Le Roi » lui-même ! — Oui , le Roi , qui ajouta ces propres » mots : « *Eh bien , Milord , comment pensez-vous » que j'en agirai à son égard ?* » Lord *Holderness* m'avoua que la réponse lui avoit paru d'autant plus embarrassante , qu'il avoit craint que l'expression de ses sentimens réels ne semblât annoncer de l'indifférence pour les intérêts de la Famille Royale ; le Roi s'apercevant de son embarras , l'en tira , en disant : « *Vous ne savez pas ce que je » ferai , Milord ? Rien du tout. Quand il se trou- » vera Las d'être en Angleterre , il s'en ira.* » Je pense

que cette histoire devoit être plus généralement connue pour l'honneur du feu Roi.

« Mais ce qui vous surprendra bien davantage , peu de jours après le couronnement du Roi régnant , Lord *Maréchal* me dit qu'il croyoit que le *Prétendant* étoit encore à Londres , ou ne faisoit que de le quitter ; il avoit passé la mer pour voir cette cérémonie , & il y avoit assisté. Je demandai à Milord comment il en avoit eu connoissance. » Par un Gentillhomme, répliqua-t il , qui m'a assuré l'y avoir rencontré , & même lui avoir dit à l'oreille : « *Votre Altesse Royale est de tous les hommes celui que je me serois le moins attendu à trouver ici.* » C'est la curiosité qui m'y a conduit , répondit le Prince ; mais je vous assure à mon tour que de tous les hommes , celui auquel je porte le moins d'envie , est la personne qui donne lieu à toute cette pompe. » Vous voyez que je remonte d'assez près aux témoins oculaires , & que mon récit est infiniment probable : reste à me demander si le *Prétendant* avoit le gantelet de *Dymock* , ou l'anneau de *Gygès*. »

« De plus , je trouve que le voyage du *Prétendant* en 1753 étoit connu de tous les Jacobites ; quelques-uns d'entr'eux m'ont assuré que le Prince avoit suivi cette occasion pour abjurer formellement la Religion Catholique Romaine , sous son propre nom de *Charles Stuart* , dans la nouvelle Eglise du Strand , & que c'étoit même la raison des mauvais traitemens qu'il éprouva à son retour à la Cour de Rome. J'avoue que je doute fort de cette anecdote.

Lord *Maréchal* avoit une très-mauvaise opinion de cet infortuné Prince ; il essaya plusieurs fois de me prouver. (*Nous supprimons les expressions dont se sert ici M. Hume.* — « Ou

pourroit regarder Milord , quoique homme d'honneur , comme un Courtisan mécontent ; mais ce qui me confirme presqu'entièrement dans la même idée , c'est une conversation que j'eus à Paris avec *Helvétius* , & dont je crois vous avoir fait part ; je vous en rappellerai les principaux détails. *Helvétius* me dit qu'il n'avoit aucunes liaisons avec le *Prétendant* ; mais , quelque temps après que ce Prince eut été chassé de France , « on m'apporta , » ajouta-t-il , une lettre de lui , dans laquelle il » me déclaroit que ses affaires exigeant son séjour à » Paris , & que me sachant réputé homme d'honneur & de la plus grande probité , il étoit décidé à se mettre sous ma sauve-garde , si je » voulois lui promettre de le cacher & de le protéger ; j'avoue , continua *Helvétius* , que quoique je fusse qu'il y avoit autant de danger à lui donner un asyle à Paris qu'à Londres ; quoique je regardasse l'Electeur d'Hanovre , Roi d'Angleterre , non-seulement comme Souverain légitime de la Grande-Bretagne , mais même comme le seul Souverain légitime en Europe , puisque lui seul avoit eu le plein & libre consentement du peuple , je fus tellement dupe de ses flatteries , que je l'invitai à se rendre chez moi. Je cachai ses allées & venues pendant près de deux ans ; toute sa correspondance passa par mes mains ; je m'abouchai avec ses partisans sur le Pont-Neuf , & le résultat fut

(*l'original rapporte ici un jugement d'Helvétius , & une anecdote que nous passons sous silence.*)

« Milord *Maréchal* & *Helvétius* s'accordent tous deux à reconnoître que , malgré cet étrange caractère , le *Prétendant* n'étoit pas bigot , mais plutôt qu'il avoit appris des Philosophes de Paris à affecter le mépris de toute Religion. Vous savez qu'en cela ces deux personnages croyoient lui attribuer

une excellente qualité, & faire son éloge; en effet, tous deux avoient coutume de se moquer de ce qu'ils appeloient ma manière étroite de penser sur ce chapitre. *J'espère, mon cher John, que vous me faites la grace de me rendre justice à cet égard.* »

» Je ne doute pas que ces détails ne paroissent très-curieux à Milord *Hardwicke*, auquel je vous prie de présenter mes respects; je crois qu'il regardera ce mélange inoui d'audace & de timidité dans le même caractère, comme une des plus grandes singularités morales. »

Je suis, &c.

DAVID HUME.

*Paragrapbes extraits des Papiers Anglois
& autres Feuilles publiques.*

On contredit à présent l'avis que *M. de Bulgakow*, Ministre de Russie, avoit été remis en liberté; on assure qu'il se trouve encore au château des Sept-Tours, & que son élargissement est encore fort douteux.

On assure que la Porte a envoyé ordre à l'armée de traiter avec ménagement les prisonniers de guerre, & de les échanger quand l'occasion s'en présentera. (*Gazette d'Amsterdam, n°. 40.*)

N. B. (*Nous ne garantissons la vérité ni l'exactitude des Paragrapbes ci-dessus.*)

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux évènements de toutes les Cours ; les Pièces Fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits, Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 7 JUIN 1788.



A P A R I S,

Au Bureau du Mercure, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins, N^o. 18.

Avec Approbation, & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Mai 1788.

P		PIÈCES SUGGÉES.	<i>Discours sur l'amour de la Patrie.</i>	191	
<i>Pe s.</i>	3	<i>Mémoire.</i>		162	
<i>L'Arc & la Rose, Fable.</i>	49	<i>Herbars.</i>		172	
<i>Pers.</i>	97	<i>Éclaircissement Philosophique.</i>		101	
<i>Histoire d'Okano.</i>	59	<i>Manuel de la Jeunesse Française.</i>		211	
<i>Instruction.</i>	145	<i>Letres.</i>		213	
<i>M. Imbert.</i>	146	<i>Académie Française.</i>		173	
<i>F. lre.</i>	191	<i>Variétés.</i>		35, 74, 226	
<i>Charades, Enigmes & Logog.</i>		NOUVELLES LITTÉR.	S P E C T A C L E S.		
<i>Gr. 4, 53, 116, 147, 197</i>		<i>Doland furieux.</i>	6	<i>Académ. Roy. de Mus.</i>	84
NOUVELLES LITTÉR.		<i>Nécess.</i>	31	<i>Comédie Italienne.</i>	37, 180,
<i>Tenue, Tragédie.</i>	54	<i>Voyage en Corse.</i>	67	<i>Annonces & Nouvelles.</i>	43, 92,
<i>Œuvres complètes de M. Mar-montel.</i>	119	<i>Quinquaire Latine.</i>	133		118, 121, 155

A Paris, de l'Imprimerie de MOUTARD, rue
des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M E R C U R E
D E F R A N C E.

S A M E D I 7 J U I N 1788.

P I È C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E.

É L É G I E.

Imitation de Pétrarque.

O vous qui , dans mes vers , semblez encore en-
tendre

Le son de mes soupirs , de ces soupirs brûlans ,
Aliment de mon cœur dans un âge plus tendre ;
Si vous avez connu l'amour & ses tourmens ,
Vous devez pardonner mes plaintes , mes alarmes ,
Et mes vaines douleurs & mes frivoles larmes.
Que dis-je ? à mon destin vous donnerez des pleurs ;
Le trouble de mon style ira jusqu'à votre ame ;

A 2

L'amour, qui de ma vie a fait tous les malheurs,
 L'amour excusera mon délire & ma flamme.
 Hélas ! je l'avoûrai, d'un tendre souvenir,
 Dans l'hiver de mes ans en vain je veux rougir ;
 Le cœur ne vieillit point : plus calme & plus paisible,

Je n'ai point de regrets d'avoir été sensible.
 Le temps, qui détruit tout, ne peut rien sur l'amour ;
 Laure, il fécrivit les lis du plus charmant visage ;
 L'éclat de tes beaux yeux doit s'affoiblir un jour ;
 Mais jamais dans mon cœur ton immortelle image
 Ne perdra sa fraîcheur, ses grâces, ses attraits.
 Le cœur de ton Amant, abri de ta jeunesse,
 Te fera triompher du temps & de ses traits ;
 Ce n'est que pour les sens qu'existe la vieillesse.

(Par M. Le Meteyer , Secrét. du Roi.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Pancarte* ; celui de l'Énigme est *la Question* ; celui du Logogriphe est *Pauvreté*, où l'on trouve *Père, Eve, Rat, Revue, Rave, Eté, Vapeur, Veau, Ver, Trève, Ut, Ré, Taupe, Pavé,*

CHARADE & LOGOGRIPHE.

LA seconde enrichit , & le premier dévore :

Entière on me détruit ; combinée , on m'adore.

(Par l'Auteur du MANUEL DES OISIFS.)

É N I G M E.

SANS m'enquérir de rien , j'oblige & désoblige ,
 Lecteur , les naturels comme les étrangers ;
 Sans avoir de l'esprit , leurs défauts je corrige ,
 Et ne flatte non plus les Rois que les Bergers ;
 J'injurie un chacun sans le sçavoir en colere ;
 Je me déris moi même en me multipliant ;
 Je montre aux sérieux une face sévère ,
 Et rends à qui me rit un visage riant ;
 Je ne sçauois parler , & pourtant je conseille ;
 Je reçois toute chose & je ne garde rien ;
 On peut m'injurier , car je n'ai point d'oreille ,
 Et prends d'un front égal & le mal & le bien.
 Je rejette aussi-tôt tout ce qu'on me présente ;
 Ma beauté se ternit par les moindres vapeurs ;
 Jamais Caméléon n'eut l'humeur si changeante ,
 Car en un seul moment je prends mille couleurs.
 Ce que je n'eus jamais , à chacun je le montre ;
 On croit voir quelque chose , & ce n'est que du vent.
 Ceux qui sont imparfaits évitent ma rencontre ,
 Et ceux qui s'aiment bien me visitent souvent.

A 3

Mieux qu'un Peintre excellent je forme une peinture ;
 En un moment je fais quantité de tableaux ,
 Qui seuls ont le pouvoir d'égalier la Nature
 Sans employer crayon, ni couleurs , ni pinceaux.
 On me craint en cent lieux de la machine roûde ;
 Aux plus superbes cœurs je fais donner la loi ;
 Ils font ce que je veux , & la moitié du monde ,
 Pour l'autre assujettir , ne se sert que de moi.
 On m'aime , on me chérit en cent lieux de la terre ,
 On m'y révere ainsi qu'une Divinité ;
 Les plus rares trésors, qu'en ses flancs elle enferme ,
 N'y sont rien estimés au prix de ma beauté.
 Mais parmi cet amas de tant de belles choses
 Qui charment les esprits & donnent de l'amour ;
 Mon destin est commun avec celui des roses ,
 Ma beauté quelquefois ne dure qu'un seul jour ;
 Mais souvent je vis plus que ceux qui m'ont fait
 naître.

Objet rare & charmant que je sens tous les jours ,
 Aiguisez votre esprit , faites-le nous paroître ;
 Devinez qui je suis par cet obscur discours.

*(Par M. Guérin, Maître d'écriture, &
 Prof. d'Arith. à Valensolle en Provence.)*

L O G O G R I P H E.

MONARQUES de la Terre , illustres Conquérens ,
 Vous tous ambitieux , qui , jaloux de la gloire ,

DE FRANCE.

Désirez une place au Temple de Mémoire,
 Par moi vos noms fameux triompheront des temps,
 Et vous, jeunes François, coutez à la victoire,
 Sans craindre le péril affrontez le trépas;
 Par moi tous vos exploits, consacrés dans l'Histoire,
 Exciteront vos fils à voler sur vos pas.
 La vérité toujours doit être ma compagne.
 Je suis, ami Lecteur, facile à deviner;
 Mais attends, & voyons si tu fais combiner.
 Trouve dans mes neuf pieds un fleuve d'Allemagne;
 Le Chef de ton pays, jaloux de ton bonheur;
 Le titre qu'on lui donne en place de Monsieur;
 Ce qu'on lui fait à Reims; le siège qu'il occupe;
 Et comment on appelle un homme souvent d'âge,
 Un sel; un temps passé; deux notes; un métal,
 Et le fruit précieux d'un petit animal;
 Le nom de ce Ministre aimé tant dans la France,
 Dont on cite par-tout le zèle & la prudence;
 Une fleur; un oiseau; ce qu'il faut par trois fois
 Pour composer mon tout; & le Dieu des Chinois;
 Le nom de ce vicillard, l'Oracle de la Grèce;
 Ce pain mystérieux qu'on consacre à la Messe;
 Un nombre; une couleur; ce que tout Capucin
 Doit avoir dans sa bourse; un fleuve de la France;
 La ville de Priam; l'opposé du matin;
 Ce que la tendre bouche a pressé dans l'enfance.
 Il est temps de finir, crainte de t'enuyer;
 C'est souvent le défaut des gens de mon métier.

(Par M. de Bourrienne, de Sens.)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

THÉÂTRE de Sophocle, traduit en entier, avec des Remarques & un examen de chaque Pièce ; précédé d'un Discours sur les difficultés qui se rencontrent dans la Traduction des Poètes Tragiques Grecs, & d'une Vie de Sophocle; par M. DE ROCHEFORT, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez Nyon l'aîné & Fils, rue du Jardinet. Deux Volumes in-8°. papier ordinaire, veau écaille, filets, 12 liv.; grand pap., veau écaille, filets, 24 liv.; 2 Volumes in-4°. papier vélin, veau écaille, filets, 48 liv.

Nous possédions dans notre Langue trois Tragédies de Sophocle, données par le P. Brunoy, Traducteur plus élégant que fidèle, & trop peu savant dans la Langue de son Auteur. Nous avons l'*Oedipe Roi*, traduit par Boivin & Dacier. M. Dupuy, dont l'Europe savante connoît l'érudition,

avoit traduit les quatre Pièces dont Bru moy s'étoit contenté de faire l'extrait. Une nouvelle Traduction de ces quatre Tragédies a été inférée dans la dernière édition du Théâtre des Grecs. Mais les personnes qui veulent connoître le Prince des Tragiques Grecs, le Poète de l'Antiquité, à qui le suffrage des meilleurs Juges accorde la première palme après Homère, devoient-elles être satisfaites de ne pouvoir se procurer que quelques-unes de ses Pièces détachées, ou d'être obligés de chercher les autres dans un Recueil avec celles d'Eschyle, d'Euripide & d'Aristophane? Que diroit-on, si l'on ne pouvoit acheter les Œuvres de Corneille qu'avec celles de Molière, ou le Théâtre de Racine qu'avec celui de Regnard?

Il étoit donc à désirer que ce qui nous reste des Pièces de Sophocle, rassemblé par une seule main, fut traduit par un Interprete assez habile pour prêter notre Langue à l'un des hommes qui a le mieux parlé la plus belle des Langues; pour lui conserver au moins une grande partie de ses beautés, en le forçant à parler un idiome étranger & bien inférieur au sien: entreprise difficile sans doute, & dans laquelle le succès ne peut être complet; sorte d'exercice où le but est placé à une distance qu'il est impossible d'atteindre, & où celui qui en a le plus approché mérite les honneurs du prix. La première diffi-

A 5

culté, qui n'est assurément pas la seule, est de rendre dans une Langue timide & peu abondante, tout ce qu'un homme de génie a exprimé dans une Langue riche & hardie; comme si l'on vouloit renfermer dans un petit vase toute la liqueur contenue dans un grand vaisseau.

Un Athlète exercé pouvoit seul hasarder, sans trop de présomption, cette lutte inégale. Mais si le Public avoit dû confier à un Traducteur de son choix cette entreprise hardie, n'auroit-il pas choisi, ou nommé du moins entre ceux qui devoient balancer son suffrage, un Ecrivain qu'il connoît & qu'il estime, celui qui a prouvé par sa Traduction en vers des Poèmes d'Homère, qu'il s'est long-temps exercé à connoître la Langue poétique des Grecs; à mentir en quelque sorte assez adroitement à ses Lecteurs, pour paroître trouver dans une Langue très-bornée, toutes les ressources d'une Langue qui connoît à peine des bornes; à faire suppléer l'image à l'image, le sentiment au sentiment, quand il ne pouvoit opposer l'expression à l'expression; à renfermer enfin dans un style mesuré, des idées qui n'étoient pas les siennes, & qu'il sembloit avoir conçues lui-même, puisqu'il les exprimoit avec netteté : *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.*

Il s'en faut bien, il est vrai, que l'intelligence des Poèmes d'Homère suppose une intelligence facile des Tragédies de

Sophocle. Le style de ces deux Poëtes est bien différent, leur Langue n'est en quelque sorte pas la même; & les Cantiques qui composent en grande partie les chœurs, ces Cantiques remplis des figures les plus hardies que puisse se permettre la Poësie Dithyrambique & Orientale, sont loin d'avoir la clarté du récit & des harangues d'Homère, qui est toujours simple, même lorsqu'il est sublime. Mais on ne peut supposer qu'un homme qui a dû faire une étude profonde d'Homère, n'ait étudié que cet Auteur, & qu'il n'y ait pas joint une lecture réfléchie des Tragiques, pour les faire servir, en quelque sorte, de Commentateurs au Prince des Poëtes. On avouera d'ailleurs que l'étude d'Homère est dû moins une excellente préparation à celle des autres Poëtes de la Grèce.

On ne rendroit qu'une justice imparfaite à M. de Rochefort, si l'on se bornoit à le considérer uniquement comme Traducteur. Quelque degré d'estime qu'il mérite en cette qualité, il doit en obtenir davantage en qualité d'Auteur qui pense avec justesse, & qui, des richesses de l'érudition, fait créer des richesses nouvelles qui lui sont propres. On a reconnu le mérite des observations qui accompagnent sa Traduction d'Homère; on ne lira pas avec moins d'intérêt celles qui précèdent sa Traduction de Sophocle, & les examens qu'il a faits des différentes Pièces de ce Poëte.

Les Modernes, & sur-tout les François, ont assez généralement établi pour fin de la Tragédie, la punition du crime & la récompense de la vertu, & ils ont cru que ce principe avoit été celui des Anciens. M. de Rochefort a reconnu que les Grecs ne l'avoient pas toujours suivi, & il a découvert qu'ils se propofoient une fin bien plus importante, & sur-tout bien mieux adaptée à leur situation. Ce but de l'Art tragique des Grecs étoit d'offrir aux Citoyens assemblés le tableau des grandes révolutions de la vie humaine, & de leur apprendre à les prévoir & à les supporter. On a dit qu'ils représentoient les fautes & les malheurs des Rois, pour plaire à un Peuple ennemi des Rois; disons plutôt qu'ils choisissoient, pour les montrer dans le malheur, les hommes les plus élevés au dessus des autres, afin de mieux prouver qu'il n'est aucune fortune à l'abri des grands revers.

» On ne trouve point sans doute, dit M.
 » de Rochefort, dans les Tragédies de So-
 » phocle, ces émotions délicieuses & amol-
 » lissantes qui font le charme d'une partie
 » de la vie, & souvent le regret de l'au-
 » tre; mais on y trouve ce qui est utile à
 » la jeunesse, à la maturité de l'âge, à la
 » vieillesse; on y trouve, dis-je, cette vi-
 » gueur de sentimens qui n'est point exa-
 » gérée, & qui appartient à tous les hom-
 » mes, qui convient à tous les temps, &
 » qui seule constitue une ame libre, indé-

» pendante & forte. On y trouve un en-
 » tregement continuel de l'instabilité de
 » la fortune, des maux qui aliègent l'hu-
 » manité, des grandes révolutions aux-
 » quelles les Rois sont sujets comme les
 » autres hommes. Est-ce donc un mal
 » qu'on n'y rencontre pas, comme dans
 » les nôtres, ce bonheur idéal qui n'existe
 » qu'un moment, qui est l'objet des sou-
 » pirs de deux êtres passionnés, & dont
 » l'image trompeuse séduit trop aisément
 » les jeunes gens des deux sexes, qui,
 » sans expérience, jugent le monde par le
 » Théâtre : Pourquoi, parvenus à un cer-
 » tain âge, les hommes réfléchis se dégoû-
 » tent-ils du Spectacle, de celui même
 » qui semble en apparence le plus digne
 » de leur raison ? C'est qu'ils n'y trouvent
 » que trop des sentimens qu'ils n'ont plus,
 » & qui leur sont devenus comme étran-
 » gers, & qu'ils n'y rencontrent point ceux
 » qui leur importent davantage, ou qui
 » leur sont plus familiers.

» Les Grecs avoient plus besoin que
 » nous de se familiariser avec les révolu-
 » tions de la vie humaine. Les guerres
 » cruelles auxquelles ils étoient exposés,
 » & dont les suites entraînoient souvent
 » le ravage de leur Patrie, la mort, ou la
 » servitude pire que le trépas, ne leur per-
 » mettoient pas de vivre dans cette indolence où nous sommes entretenus dans
 » la tranquillité de nos villes.

„ Sur-tout pendant la guerre du Pélo-
 „ ponnèse, le Citoyen de la condition la
 „ plus relevée, la plus opulente, la plus
 „ heureuse famille ne pouvoit se flatter de
 „ vivre & de mourir tranquillement au
 „ sein de ses foyers, & de ne pas tomber
 „ du sein de la prospérité dans les humilia-
 „ tions de la servitude. Il falloit donc for-
 „ tifier les Athéniens contre de si terribles
 „ révolutions; il falloit les instruire en les
 „ amusant, & ce besoin étoit si grand pour
 „ eux, qu'au milieu des calamités de la
 „ guerre, les fonds destinés à entretenir la
 „ magnificence des Spectacles ne pouvoient,
 „ sous peine de la vie, être détournés de
 „ leur destination pour être employés au
 „ salut de l'Etat “.

Cette dernière observation est impor-
 tante; elle répond aux Politiques moder-
 nes, qui n'ont vu que la frivolité des Athé-
 niens dans la Loi qu'ils portèrent pour as-
 surer l'entretien de leurs Spectacles. Cette
 Loi, contre laquelle on a si violemment
 déclamé, faute d'en avoir pénétré l'esprit,
 étoit d'une politique profonde. Le premier
 moyen que les Chefs de la République de-
 voient employer pour sauver la Patrie,
 c'étoit de veiller au maintien des Spectacles,
 parce que c'étoient les Spectacles qui inspi-
 roient aux Citoyens les sentimens néces-
 saires pour braver le danger des armes.
 Comme, parmi nous il est essentiel d'exer-
 cer les corps des Guerriers avant de les

envoyer aux combats , il l'étoit chez eux d'exercer leurs ames par le spectacle des Tragédies.

C'étoit sur-tout en représentant les hommes soumis à des décrets immuables des Dieux , à des arrêts impénétrables des Destinées , que les Anciens armoient le Peuple contre tous les dangers de la guerre & toutes les vicissitudes de la fortune. Les actions de toutes les Tragédies de Sophocle, les maximes qu'il y a répandues , tout se rapportoit à cette idée affligeante , mais capable de contraindre les Spectateurs à la résignation. Le Chœur terminoit la Tragédie d'Œdipe Roi, en chantant : » Regardez ,
» ô Athéniens ! regardez ; le voilà cet
» Œdipe qui pénétoit le sens des énig-
» mes les plus difficiles , & qui , parvenu
» au faite du pouvoir , ne considéroit ni
» l'envie de ses concitoyens , ni les révo-
» lutions de la fortune : voyez dans quel
» océan de maux il est tombé. Apprenez
» à fixer vos regards vers les derniers jours
» de la vie , & à ne donner à aucun
» mortel le titre d'heureux avant qu'il ait
» achevé sa carrière sans avoir éprouvé
» d'infortune «.

C'est par cette même maxime qu'Hérodote attribue à Solon , que commence la Tragédie des Trachiniennes , Pièce dont le Héros offre un exemple d'autant plus frappant , qu'il est fils du Maître des Dieux , que sa vie est semée de travaux & de malheurs , & que sa mort est affreuse.